

HENRI CADOUSTEAU Premier pilote militaire de Tahiti

Parmi les appelés tahitiens, se trouve un jeune mécanicien, Henri Cadousteau, qui, depuis sa plus tendre enfance, rêve d'être pilote. La guerre lui offre la chance inespérée de réaliser son rêve et il réussit à se faire enrôler à l'École d'aviation militaire d'Istres. Nous avons retrouvé une série de lettres, adressées au pasteur Moreau, dans lesquelles il raconte sa carrière d'aviateur.

La première est datée du 13 mai 1918 et l'extrait suivant en donne l'essentiel :

« Voici plusieurs jours que nous ne travaillons pas à cause du mauvais temps, pluie et vent. Je vous dirai que j'ai essayé de m'entraîner sur appareil Nieuport pour la chasse, comme c'était mon désir. Hélas, l'appareil est si sensible et si fragile, aussi sa vitesse est trop grande pour un débutant. Ça fait que j'ai fait une quarantaine de vols et, à mon trente-cinquième vol, j'ai cassé les deux roues en atterrissant sur un cheval de bois et à mon quarantième tour j'ai capoté. Heureusement pour moi, je n'ai rien eu. Toujours en atterrissant, j'ai touché le sol. Les roues des premières et ce jour-là il y avait un peu de vent. Ça fait que j'ai rebondi de 5 mètres et ensuite en perte de vitesse, je suis tombé à peu près de 4 mètres, mes deux roues cassées, l'appareil pique du nez et tout d'un coup me voilà complètement renversé et je me trouve en dessous de mon appareil. C'est le métier qui rentre, n'est-ce pas ? Il ne faut pas s'en faire pour ça.

Le 5 juin, il a déjà fait des progrès considérables, car il écrit d'Avord :

« J'ai terminé mon perfectionnement hier au soir. Dans la journée d'hier j'ai travaillé assez dur pour pouvoir finir. Le matin je pars à 8 h. Il a fait un temps assez beau, il y avait un peu de brume mais, presque rien. Je grimpe. Arrivé à deux mille et quelques mètres, je rencontre une mer de nuages pas trop épais. Je traverse cette mer de nuages et, bien tabassé, je recevais des coups qui tantôt me soulageaient, tantôt m'abaissaient. J'avais du travail à lutter. Aussitôt dépassé, plus rien. Je grimpe toujours jusqu'à 3.500 mètres. Là je me suis arrêté et me suis promené à cette hauteur. J'ai été jusqu'à Châteauroux. J'ai tourné un moment au-dessus de la piste de Châteauroux et ensuite je reviens à Avord tout en descendant. Arrivé au sol 10 h 05. A 2 h après-midi, je remonte. Arrivé à 3.000 mètres, quelques bancs de nuages espacés bien blancs. Je me suis amusé à passer dedans les bancs de nuages. Vous savez, lorsqu'on est dans un nuage un moment après vous ne savez plus rien, dans quelle position on est. Il y a des moments, à la sortie des nuages, je me trouvais complètement soit sur le côté gauche ou le côté droit ou, en cabrant, je passais au-dessus. Le temps était si beau, le soleil brillait de tout son éclat. Ça fait un joli coup d'œil au nuage avec les rayons du soleil qui frappent sur un paquet de coton blanc. Je grimpe toujours jusqu'à 4 200 m. Là, mon appareil commence à monter très difficilement. Je n'ai pas voulu forcer, je me suis arrêté à cette hauteur et ensuite je descends un peu trop vite. Arrivé à 1.000 mètres, je sentais la pression d'air. J'avais mal aux oreilles et en arrivant au sol, je n'entends plus rien et mal aux oreilles. Il était 2 h 45. »

H. Cadousteau

Henri Cadousteau survécut à la grande guerre et revint à Tahiti où il s'installa loin du vrombissement des moteurs d'avions, dans sa paisible propriété de Mahina.

